



Gérard Cartier

## Inventer la vérité

*La maison vide* de Laurent Mauvignier  
(Minuit 2025)

À lire les critiques publiées dans la presse et sur les réseaux sociaux, la publication de *La Maison vide* est un événement. C'est, pour beaucoup, « un grand livre », voire « un chef-d'œuvre » ; un lecteur assistant à une séance publique du « Masque et la plume » a même égalé Laurent Mauvignier à Marcel Proust – ce qui en dit sans doute plus sur l'état de notre littérature que sur le talent de l'auteur. Qu'en est-il ?

J'avoue avoir eu un peu de mal à entrer dans ce gros roman, non qu'il soit difficile mais, le lisant à haute voix dans ma tête, comme je le fais toujours, j'accrochais souvent sur des imperfections de langue. L'écriture de Mauvignier manque d'élégance, elle est chiche en inventions, d'une grammaire parfois aléatoire, tramée de séries de *que* et de *qui*, de *comme si*, de *car* et de *parce que* enchaînés, d'idées reprises sous une forme à peine différente à quelques lignes d'intervalles en un long de piétinement, à seule fin semble-t-il de reporter aussi loin que possible le point final, comme si là était le fin du fin en matière de style. On est loin de l'ivresse qu'on éprouve à la lecture des longues phrases sinuées et imagées de Claude Simon (ou de celles de Proust, foisonnant d'incidentes et de subordonnées), dont chaque mot nous cloue à la page, dont chaque métaphore nous transporte. J'ai donc eu un peu de mal à m'immerger dans ce roman – ou, plus exactement, à trouver la bonne vitesse de lecture. Mais, dès que j'ai accéléré l'allure, après quelques dizaines de pages, dès que je me suis contenté de suivre l'intrigue, sans m'attacher à chaque mot, à chaque membre de phrase, comme il faut le faire quand on lit *La route des Flandres* ou les *Vies minuscules*, alors j'ai été emporté – j'avais fait les mêmes constats en lisant *Histoires de la nuit*, le précédent roman, captivant, de Mauvignier (Minuit, 2020).

Les lecteurs familiers de son œuvre retrouveront La Bassée, le village fictif de Touraine qui sert de cadre à plusieurs de ses romans, mais qui est ici investi d'une très forte charge affective : Mauvignier tente de recréer l'histoire de sa famille sur près de deux siècles, depuis l'ancêtre fondateur, de statut quasi mythique, (un soldat mort en héros pour Napoléon), jusqu'à notre époque, interrogeant la maison familiale, les meubles et les objets qui y sont demeurés (des liasses de vieilles photos, évidemment, où apparaît ça et là un personnage féminin au visage évidé à coups de ciseaux, mais aussi un piano massif et une commode au plateau de marbre dont un coin est bizarrement cassé), donnant forme à des anecdotes colportées jusqu'à lui de génération en génération, avec l'ambition affirmée non seulement de rendre vie aux disparus, de sonder leurs cœurs et leurs actions, mais aussi, mais surtout, de suivre à la trace la sorte de fatalité dramatique qui a abouti, après une tentative de suicide de son arrière-grand-mère, après la déchéance et peut-être le suicide de sa grand-mère paternelle, au suicide de son père à 46 ans – avec l'espoir de comprendre son geste.

Si, la dernière page refermée, le lecteur ne saura presque rien de ce père, qui apparaît comme une figure quasi muette, il aura fait connaissance, au fil des 744 pages, avec la petite foule d'hommes et de femmes qui composent la famille de l'auteur – l'arbre généalogie que j'ai dressé durant ma lecture comprend plus de vingt personnes, sans compter les protagonistes extérieurs, dont le rôle est parfois important, comme ce professeur de piano dont s'est entiché

Marie-Ernestine, l'arrière-grand-mère de l'auteur, ou cet officier nazi dans les bras de qui sa fille, Marguerite, la figure noire du roman, si j'ose dire (mais ne divulguons rien), passe les années d'occupation en attendant le retour de son époux prisonnier. Cette recréation, ou plutôt cette réinvention d'une famille à travers plus d'un siècle de vicissitudes, dont les deux guerres mondiales, est très convaincante. On est happé, malgré l'exceptionnelle longueur du livre, malgré aussi quelques naïvetés à propos de la condition des femmes ou de la guerre, et de ce qui s'ensuivit (bien dans l'esprit de ce temps, qui confond la morale et la moraline), et l'on doit admettre, le roman refermé, que si ce n'est peut-être pas le chef-d'œuvre immortel que certains ont prétendu, c'est en tout cas l'un des romans les plus marquants qu'on ait pu lire ces dernières années – et l'on a d'autant plus de regrets que l'écriture de Mauvignier, qui a une incontestable efficacité romanesque, soit si dénuée de grâce.

Je parlais d'invention à propos de cette aventure familiale. C'est sans doute l'aspect le plus intéressant de ce roman à la première personne. Son vrai sujet est là : comment rendre vie à des êtres dont il ne reste presque rien ? Mauvignier, peu convaincu de l'intérêt qu'il y aurait à connaître précisément les circonstances de tel ou tel fait transmis jusqu'à lui par le bouche-à-oreille des générations, dit à plusieurs reprises avoir renoncé à des enquêtes dans les archives : « Il n'importe pas pour moi de chercher le vécu, mais de faire barrage à l'oubli par les moyens dont je dispose – les récits, les histoires » (p. 712), ce qu'il résume par cette phrase définitive : « C'est par l'invention que l'histoire peut parfois survivre à l'oubli. » (p. 711), qu'on mettrait volontiers en exergue d'un roman – en ajoutant à *histoire* la majuscule.

Je donne à lire une page de la vie de Marie-Ernestine, l'arrière-grand-mère de l'auteur. Elle a dix-huit ans ; elle revient dans la maison familiale à la fin des études, pendant lesquelles elle s'est prise de passion pour le piano ; c'est la fête, son père lui offre un instrument luxueux et, sans reprendre son souffle, annonce aux invités le mariage de sa fille, qui l'apprend avec eux, et le nom du promis, mariage forcé à l'origine de la malédiction familiale. « Après c'est le noir. Rien. »

Comme si elle avait été avalée, engloutie. Comme si rien ni personne ne pourrait jamais faire remonter jusqu'à nous ces heures entre les deux parents et leur fille ; comme si, en essayant de les imaginer, on ne pouvait inscrire ces heures nulle part et, même si en forçant l'imagination on entend les couverts, les bruits des chaises qui racrent les tomettes dans la cuisine ou le parquet de la salle à manger, la pendule, son tic-tac, on ne pouvait pas percevoir la vie vivante, son indifférence parce qu'à ce moment précis, devant Marie Ernestine, la vie banale des jours s'immisce avec ses bruits de verre qu'on choque, ses assiettes qu'on lave, ces sols qu'on frotte à la brosse et aussi ces chiens qui aboient au loin, ces carrioles et ces chevaux qui hennissent plus loin encore, tout là-bas, quelque part, au début d'un autre canton peut être ou de l'autre côté d'une rivière, avec les bruits si familiers de la ferme – de celle-ci ou d'une autre, toutes les autres, celles des voisins –, et tous ces bruits qu'on n'entend plus à force de vivre avec eux, d'en être tellement imprégné que c'est comme si on les produisait soi-même, comme des borborygmes et des rôts, des flatulences qui viendraient de l'intérieur de nos corps pour nous tenir éveillés – froissement des feuilles, roues, fouets qui claquent sur le dos des chevaux, les pas des lavandières ou les battoirs au lavoir, des bidons de lait qui vibrent et se choquent sur les carrioles, les sabots de bois des paysans sur le pavé devant l'Église, les cloches aussi – l'angelus déjà –, les voix des vieux ou des mioches qui chuchotent ou crient, toute une vie sans gêne ni pudeur qui s'exhibe et triomphe sans embarras ni respect face au deuil des illusions d'une jeune fille de dix-huit ans. (p. 148-148)

